



44^e édition

AHMED EL ATTAR

The Last Supper

Service de presse : Christine Delterme, Carole Willemot
Assistante : Mélodie Cholmé

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01
c.delterme@festival-automne.com
c.willemot@festival-automne.com
assistant.presse@festival-automne.com

**Revue de presse radio/TV
Ahmed El Attar
Festival d'automne 2015**

Ecouter :

Date de diffusion en attente

France Culture / L'invité de la dispute / Arnaud Laporte

Invité : Ahmed El Attar

Lundi 9 novembre : Direct de 12h à 12h30

France Culture / La Grande Table / Caroline Broué

Invité : Ahmed El Attar

Lien : <http://www.franceculture.fr/emission-la-grande-table-1ere-partie-ahmed-el-attar-2015-11-09>

Jeudi 12 novembre : 16h à 17h

France Culture / Les Nouvelles Vagues / Marie Richeux

Invité : Ahmed El Attar, et les comédiens Nanda Mohammad et Boutros Boutros-Ghali

Lien : <http://www.franceculture.fr/emission-les-nouvelles-vagues-en-famille-45-tu-parleras-de-politique-a-table-2015-11-12>

Voir :

Jeudi 12 novembre : 17h30

France 24 / Journal de la culture en langue arabe / Lyana Saleh

Invités : Ahmed El Attar et Nanda Mohammad, comédienne dans *The Last Supper*

Vendredi 13 novembre : 17h30

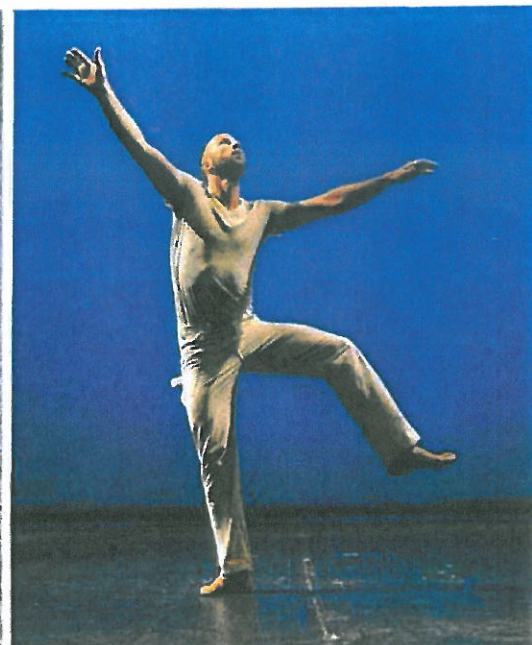
France 24 / Journal de la culture en langue arabe / Lyana Saleh

Invité : Sayed Ragab, comédien dans *The Last Supper* d'Ahmed El Attar

PRESSE

Art actuel – septembre/octobre
Les Inrockuptibles Supplément Festival d'automne – 2 septembre
Qantara – octobre
La Terrasse – novembre
Le café pédagogique – novembre
L'avant-scène théâtre – 1^{er} novembre
Du théâtre par gros temps – 9 novembre
Nuit et jour – 10 novembre
Mediapart – 11 novembre
Gazelle – novembre/décembre
La Galerie du spectacle – 11 novembre
Ma culture – 12 novembre
Marsupilamima – 12 novembre
Un Fauteuil pour l'orchestre – 13 novembre
Les Trois coups – 13 novembre
Mediapart – 13 novembre
Les 5 pièces – 13 novembre

festival d'automne



ROMEO CASTELLUCI, ORESTIE. La tragédie grecque revisitée par ce metteur en scène italien. Odéon, théâtre de l'Europe.
STEVE PAXTON / JURIJ KONJAR. Une philosophie de la danse réduite à sa plus simple expression. Les Abbesses.

FESTIVAL D'AUTOMNE EXPRESSIONS

Sous la direction d'Emmanuel Demarcy-Mota, 40 lieux accueillent plus de 50 propositions de spectacles vivants venus du monde entier. Tour d'horizon.

Le festival d'Automne est avant tout un lieu de découvertes dans le domaine de la danse et du théâtre. Une vingtaine de chorégraphes a été invitée à jouer leurs dernières créations. S'ils interrogent la place du corps dans l'espace, qu'il soit social, physique ou politique, ils le font chacun à leur manière. Les créations de Jérôme Bel, dépouillées, sincères, intègrent le réel. Il crée une plateforme d'expression pour les exclus, intègre le « mal fait », valorise l'échec. Ses spectacles sont des outils démocratiques qui perturbent et remettent en cause les habitudes. *Bound* de Steve Paxton est la réactualisation d'une œuvre produite dans les années 1980. Cofondateur dans les années 1960 du groupe de chorégraphes Judson Church Theater, il intègre les gestes du quotidien dans la danse qu'il tente de réduire à sa plus simple expression. *Bound* aborde différents moments de l'histoire à travers le prisme d'un personnage évoluant dans un univers d'objets et de sons distordus, voire de captations sonores. Autre membre fondateur du Judson Church Theater, Trisha Brown est une figure incontournable de la danse. Elle marqua les esprits par sa rigueur formelle associée à une liberté d'invention. Sa compagnie présente

quatre pièces créées ces quarante dernières années. Alessandro Sciarroni présente *Aurora*. Pour ses pièces précédentes, il avait rejoué des séances de jonglage et de danse folklorique. Pour ce troisième volet, le chorégraphe italien s'intéresse au goalball, un sport pour malvoyants. Déroutantes sont les performances imaginées par Faye Driscoll. Dans *Thank You For Coming : Attendance*, des corps aux mouvements incertains tentent de ne faire qu'un. Des sentiments, des sensations, des états passent des spectateurs aux danseurs et participent à l'évolution de la représentation. Une manière d'inventer un nouveau vivre ensemble face à une vie individualiste. Enfin, le festival programme trois pièces d'Eun-Me Ahn. La chorégraphe coréenne ose faire danser des grands-mères, des hommes et des adolescents, créant un portrait chorégraphique de son pays natal. Côté théâtre, le festival met à l'honneur le metteur en scène et auteur Romeo Castellucci, Lion d'or de la Biennale de Venise en 2013.

« Danser comme pour inventer un nouvel art de vivre ensemble »



FAYE DRISCOLL, *THANK YOU FOR COMING : ATTENDANCE*. Danse corps à corps pour un nouveau vivre ensemble. Théâtre de Gennevilliers.
EUN-ME AHN, *DANCING TEEN TEEN*. Chorégraphie coréenne pour une expression collective. Théâtre de la ville.

Depuis les années 1990, il crée un théâtre radical, espace de création dans lequel se côtoient toutes les formes artistiques. Pour le festival, il présente trois pièces qui toutes s'emparent de la tragédie pour la lier à l'époque contemporaine. Le metteur en scène Gisèle Vienne et l'écrivain Dennis Cooper rassemblent neuf marionnettistes ventriloques afin de **questionner** les rapports du corps à la voix. À partir de ses souvenirs d'enfance, Robert Lepage interroge le Québec des années 1960, marquées par la lutte des classes et la quête

« Questionner aussi le rapport subtil entre le corps et la voix »

d'identité. À travers cette pièce solo, le metteur en scène tente une réconciliation avec son propre passé. Le collectif anversoïis tg STAN s'empare de *La Cerisaie* de Tchekhov qui décrit le déclin de l'aristocratie et la victoire du capitalisme. Enfin, avec le récit familial *The Last Super*, Ahmed El Attar décrit la vacuité de l'élite économique égyptienne et les hiérarchies sociales. L'art comme miroir de la société contemporaine. Peu d'arts plastiques cette année, si ce n'est l'exposition de l'artiste islandais Ragnar Kjartansson au Palais de Tokyo. Ses créations, des performances associant dessin, musique et peinture, traitent du mal-être d'une manière dramatique et drôle à travers des situations banales, ou presque. En 2009, il a représenté son pays à la Biennale de Venise. Le Palais programme aussi

une performance autour de l'œuvre de John Giorno à l'occasion de l'exposition « I Love John Giorno by Ugo Rondinone ». Elle associe performance poétique, diffusion sonore de poèmes enregistrés et projection des films de l'une des figures majeures de la Beat Generation. John Giorno Live permet d'expérimenter le langage inspiré de la culture populaire et l'**engagement du poète**, qu'il soit spirituel ou politique. Deux autres figures de la performance sont programmées par le festival. Avec *Models never talk*, Olivier Saillard, directeur du Palais Galliera, donne la parole à d'anciennes mannequins. En backstage, et vêtues de noir, elles racontent avec sincérité et humour des expériences marquantes, leurs relations aux couturiers, aux vêtements, aux défilés. Hanna Schygulla, née en 1943 à la frontière allemande polonaise, et Etel Adnan, née en 1925 à Beyrouth, présentent *Entre guerre et paix*. De la génération de l'après-guerre, elles échangent sur des thèmes qui ont marqué leur parcours individuel et professionnel. « Ce n'est pas seulement la guerre qu'on vous inflige, mais aussi celle que votre culture a produite. Se rendre compte que sa culture a été néfaste, cela vous coupe de vos sources », explique Hanna Schygulla à qui le MoMA a consacré une rétrospective en 2006. Et Etel de préciser : « **Résister, c'est vivre**. Comme vous ne pouvez pas sauver le monde, il faut vous sauver vous-même. »

Aude de Bourbon Parme

44^e ÉDITION DU FESTIVAL D'AUTOMNE.

Du 9 septembre au 31 décembre. Divers lieux, Paris et Grand Paris. Internet : www.festival-automne.com



Festen à l'égyptienne

Avec *The Last Supper*, **Ahmed El Attar** signe la satire cruelle d'une famille de la bourgeoisie cairote, sur fond de Printemps arabe.

Dans ce salon d'apparat aux murs couverts de plaques d'acier luisantes, l'étalage de mauvais goût d'un mobilier en Plexiglas confirme la fausse promesse d'une décoration se jouant du lisse et du transparent pour n'exalter finalement que la vulgarité de son clinquant. Disposées frontalement face aux rangs du public, une table interminable et une rangée de chaises évoquent la fameuse fresque de Léonard de Vinci en reprenant le dispositif spatial de la Cène, dernier repas partagé par Jésus avec les apôtres.

Avec *The Last Supper*, l'auteur et metteur en scène égyptien Ahmed El Attar cadre la microsociété d'une bourgeoisie des affaires cairote qui excelle dans les trafics d'influence pour asseoir son pouvoir sans se soucier des aléas de la politique, pas plus que des soulèvements du Printemps arabe qui, en Egypte, ont conduit le peuple à l'insurrection en 2011. Désignés comme une gêne passagère, les événements de la place Tahrir sont juste évoqués du bout des lèvres.

En nous invitant à l'heure du souper dans cette famille de fantoches enchristés dans l'obscurité déballage de leurs signes extérieurs de richesse, Ahmed El Attar préfère provoquer les rires et compter sur la cruauté de sa comédie farcesque plutôt que de se lancer dans l'exercice trop prévisible d'une dénonciation politique contreproductive qui risquerait de lui aliéner l'écoute d'une partie du public. Volontairement elliptique, son propos vise le plus grand nombre en ayant comme première destination son public du Caire... En laissant à chacun le loisir de se reconnaître, ou pas, dans le trait à peine forcé de sa caricature.

Première figure visée, celle du père qui, dans ce monde machiste, est la référence à l'ordre et à l'autorité. Bonhomme et fumant le cigare, il occupe la place centrale tandis que la chaise de la mère reste vide, alors qu'on l'appelle sans cesse à venir rejoindre les convives et à honorer la présence d'un général venu là pour traiter quelques affaires. Autour d'eux, une fratrie qui se déchire, le beau-frère et la belle-fille qui se font mousser, une marmaille fascinée par son énième tablette numérique et un personnel que l'on traite pire que des chiens.

Pour surligner son dégoût sans avoir à l'expliquer, Ahmed El Attar opte pour une série d'images arrêtées et la saturation de son plateau par de la lumière rouge durant ce temps de pose. Une manière de stopper les vains bavardages au passage de chaque plat dans un amusant ballet où deux poulets prêts à cuire rivalisent d'impudeur avec une tête de veau qui, toute langue dehors, ne laisse aucun doute sur l'explicite message de cette satire drolatique. **Patrick Sourd**

The Last Supper

texte et mise en scène d'Ahmed El Attar,
en arabe surtitré en français,
du 9 au 15 novembre au T20 –
Théâtre de Gennevilliers, tél. 01 41 32 26 26,
www.theatre2gennevilliers.com ;
le 17 novembre à L'apostrophe –
Théâtre des Louvrais, Pontoise,
tél. 01 34 20 14 14,
www.lapostrophe.net
Festival d'Automne à Paris tél. 01 53 45 17 17,
www.festival-automne.com

Qantara – octobre 2015

arts

Dans son dernier spectacle, présenté dans le « In » de la 69^e édition du festival d'Avignon, Ahmed El Attar poursuit son exploration de la société égyptienne à travers la famille. Réunis pour le dîner, huit parents et amis de la bonne société cairote donnent libre cours à leur méchanceté et à leur bêtise. Une subtile évocation des pesanteurs sociales post-révolutionnaires.

À table avec des ogres ordinaires



Ci-dessus, ci-contre et page suivante «The Last Supper» d'Ahmed El Attar joué au théâtre de Verdère, dans le cadre du festival d'Avignon 2015.
© 2015 WOLFF

Ahmed El Attar a le goût de l'antiphrase. Dans *On the importance of being an Arab* (2009), seul en scène pour interpréter son propre rôle, le metteur en scène égyptien débattait sur un fond musical survolté un monologue fait de conversations téléphoniques réelles entre lui et ses proches. Performance de la trivialité et du vacillement, cette création décevait l'horizon d'attente produit par le titre. On ne sera donc qu'à moitié surpris de découvrir que *The Last Supper*, sa dernière création, n'a pas grand-chose à voir avec la Cène qu'il fait miroiter¹. Autour d'une grande table transparente, onze comédiens – huit convives et leurs trois domestiques – composent un tableau tristement ordinaire : un dîner dans une famille de la bourgeoisie cairote, après le mouvement populaire amorcé le 25 janvier 2011 qui a débouché sur l'éviction du président Moubarak.

Banquet de mots creux

Tous assis face au public, un père obsédé par ses investissements financiers et son gendre Mido, qui partagent une même passion pour l'Amérique, leurs filles et épouses incapables de penser au-delà de leur vie domestique et de leurs virées shopping discutent de tout et de rien. Avec une nette préférence pour le rien. Dans *The Last Supper*, on parle pour justifier l'ordre des

choses. On se félicite devant témoins du prix de vente de sa Mercedes. On partage le souvenir d'une délicieuse cervelle dégustée chez un notable quelconque. On se lamente sur le sort de son pays et on imagine une vague théorie du complot menée par l'Amérique, l'Iran et pourquoi pas la Suède... Cela pendant 50 minutes, sans progression narrative ni effets de style.

« J'ai toujours cherché à vider mon théâtre de toute dimension littéraire. C'est ma manière de refuser la sacralité encore largement attachée au texte théâtral, aussi bien en Égypte qu'en Occident », explique Ahmed El Attar. Son banquet de la haute société égyptienne est alors une sorte d'anti-Zawaya, témoignages de la révolution, la pièce de l'Égyptien Hassan El Gerehy pro-

grammée l'année dernière au festival d'Avignon. Succession de récits fictifs d'hommes et de femmes impliqués de manières diverses dans la révolution, ce spectacle révélait autant la complexité de l'événement en question qu'une foi plutôt solide dans le langage.

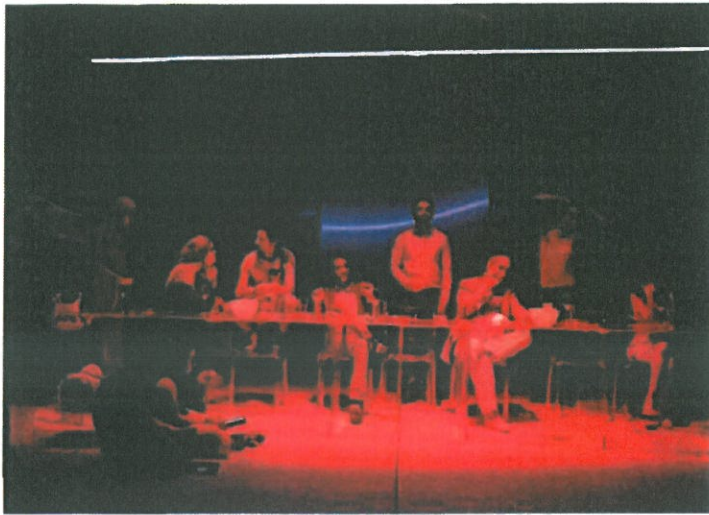
Grâce à l'éclatement de la narration, Zawaya parvenait tout de même à échapper à la « pédagogie souvent doublée de démagogie » qui, selon Ahmed El Attar, est « un des problèmes majeurs du théâtre égyptien contemporain ». « Faut de contacts suffisants avec d'autres pratiques, celui-ci a tendance soit à imiter ce qui se fait ailleurs, soit à s'inventer une pseudo-authenticité à laquelle il prétend se nourrir. Souvent, la figure du conteur trône au milieu de ces discours sur le retour à l'origine. Mais pour moi, ça ne correspond à rien : je n'ai jamais vu un conteur dans les rues du Caire. »



L'art de l'infime décalage

Comme son auteur et metteur en scène, *The Last Supper* est un spectacle profondément urbain. Au point que les onze protagonistes au verbe capricieux et embrouillé

1. *The Last Supper* est le traducteur littéraire, en langue anglaise, du *The Last Supper*.



paraissent à première vue former un portrait vivant et fidèle de la frange de la société à laquelle Ahmed El Attar s'intéresse. Mis en position de voyeur, le spectateur ne peut pourtant aller jusqu'au bout de l'identification qui lui semble proposée. Caricature ou réalité, se demande le public occidental? Ahmed El Attar a l'art et la manière de ne pas donner de réponse. L'indécision tient à distance et incite à la réflexion.

À la limite du stéréotype, les convives de *The Last Supper* s'offrent à la compréhension d'un regard étranger à la société égyptienne tout en restant assez ancrés dans la culture du pays pour ne pas donner dans ce théâtre mondialisé et fausement subversif dont la 69^e édition du festival d'Avignon a regorgé. En travaillant sur «une forme d'étrangeté qui excède les références culturelles», le metteur en scène a fait en sorte que les entrepreneurs véreux et autres crapules de son spectacle ne soient pas la réplique exacte de ceux qui dominent la société égyptienne. «Même si une bonne partie du public égyptien appartient à la bourgeoisie visée, le très léger décalage de mon dîner par rapport au quotidien de cette classe sociale m'éloigne de la critique frontale.» Et donc de la confrontation politique directe, qui aurait risqué de provoquer le rejet immédiat de la bourgeoisie cairote.

La brièveté de *The Last Supper* est pour beaucoup dans sa précieuse étrangeté. Un peu plus d'insultes envers le peuple égyptien qu'un général arrivé en cours de dîner taxé

volontiers de «vermine», quelques anecdotes sexuelles vaseuses supplémentaires, et le *Supper* aurait sans doute basculé vers une charge plus explicite. Entre une prière expédiée par le père de famille sur un air de Bob Dylan – *Blowin' in the wind*, dont le titre décrit efficacement la vanité des paroles échangées – et le licenciement d'un majordome accusé d'avoir gîlé un des enfants indociles de la compagnie, *The Last Supper* est une sorte d'instantané, de photographie sans légende.

Un passé encore bien présent

Ahmed El Attar ne s'embarrasse ni d'introduire ni de conclure le débat d'égos surdimensionnés et de bêtise de ses huit mangeurs. Sans considération pour le temps qu'a pu mettre le spectateur à rejoindre la salle – pour le festival d'Avignon, il a choisi le théâtre de Vedène, situé à plus d'une demi-heure en bus des remparts – il ouvre le rideau sur sa petite apocalypse domestique et le referme bien avant qu'on soit repu. Une manière efficace de questionner l'arbitraire de la représentation théâtrale et le rôle de l'artiste dans une société où la liberté d'expression n'est guère beaucoup plus qu'une fiction. Parmi les plus détestables de la tablée, un artiste souligne d'ailleurs la mise en abyme qu'Ahmed El Attar pratique dans la plupart de ses spectacles depuis *Oedipus the President* (1994), qui a commencé à le faire connaître sur la scène internationale.

Tout en provocation gratuite – le viol de bonnes est son sujet de pré-

dilection –, «ce personnage représente toute une génération d'artistes et d'intellectuels à la solde du régime». Lesquels, selon le metteur en scène, qui dirige depuis 2012 le festival de théâtre indépendant D-CAF, ne se trouvent pas seulement dans le milieu théâtral officiel: «Certains indépendants n'attendent qu'une chose: faire partie de ceux qui sont payés pour

jouer et chanter l'ordre institué.» Comme tous ses compagnons de plateau, cette figure aurait pu habiter l'Égypte d'avant la Révolution.

The Last Supper n'est pas pour autant une performance pessimiste: si Ahmed El Attar y montre une société quasi inchangée depuis le soulèvement de 2011, c'est plus pour éviter que cette césure tombe dans l'oubli que pour en nier l'importance. «On peut parfois avoir l'impression de retours en arrière depuis la révolution, mais l'Égypte continue d'avancer. Il lui faudra peut-être vingt, trente ans pour être à la hauteur de ce qu'ont voulu les hommes et les femmes de la révolution.» D'ici là, bien des repas étrangement similaires à celui de *The Last Supper* auront lieu, et Ahmed El Attar ne manquera pas de continuer à le rappeler. ●

Anaïs Heluin est journaliste culturelle

The Last Supper d'Ahmed El Attar

> du 9 au 15 novembre 2015 au Théâtre de Gennevilliers (92) > le 17 novembre à l'Apographe, scène nationale de Cergy-Pontoise et du Val d'Oise (95), dans le cadre du festival d'Automne > le 21 novembre au Théâtre Liberté à Toulon (83) > les 24 et 25 novembre à Bonlieu, scène nationale d'Annecy (74) > les 20 et 21 janvier 2016 au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles > les 25 et 26 janvier 2016 au Teatro Arena del sole de Bologne (Italie)

La Terrasse – novembre 2015

REPRISE / THÉÂTRE DE GENNEVILLIERS
TEXTE ET MISE EN SCÈNE **AHMED EL ATTAR**

THE LAST SUPPER

La haute bourgeoisie égyptienne est dans *The Last Supper* la cible de l'auteur et metteur en scène cairote, Ahmed El Attar. Un portrait cinglant dénonçant la vacuité des élites.



© Mostafa Aboer A'ay

Des stéréotypes de la bourgeoisie égyptienne.

« Deux thématiques ont constitué le centre de mon travail durant des années. Le premier concerne la famille et les rapports de force entre ses membres, le second la relation interdépendante entre maître et serviteur. Ces deux thèmes reflètent le large éventail des dynamiques de la négociation à l'intérieur de la société ainsi que ses perpétuelles crises cachées ou dévoilées. » Avec *The last Supper*, Ahmed El Attar creuse le sillon. Les personnages sont des stéréotypes de la bourgeoisie égyptienne contemporaine, réunis pour un dîner (ou une cène revisitée). Dans une veine satirique, le drame met en scène le vide qui ronge leur vie, et leur incapacité à voir la réalité.

M.-E. Galfré

**Théâtre de Gennevilliers, 41 av. des Grésillons,
92230 Gennevilliers. Les 9, 13 et 14 novembre à
20h30, les 10 et 12 à 19h30, le 15 à 15h.
Tél. 01 41 32 26 26.**

Le café pédagogique – novembre 2015

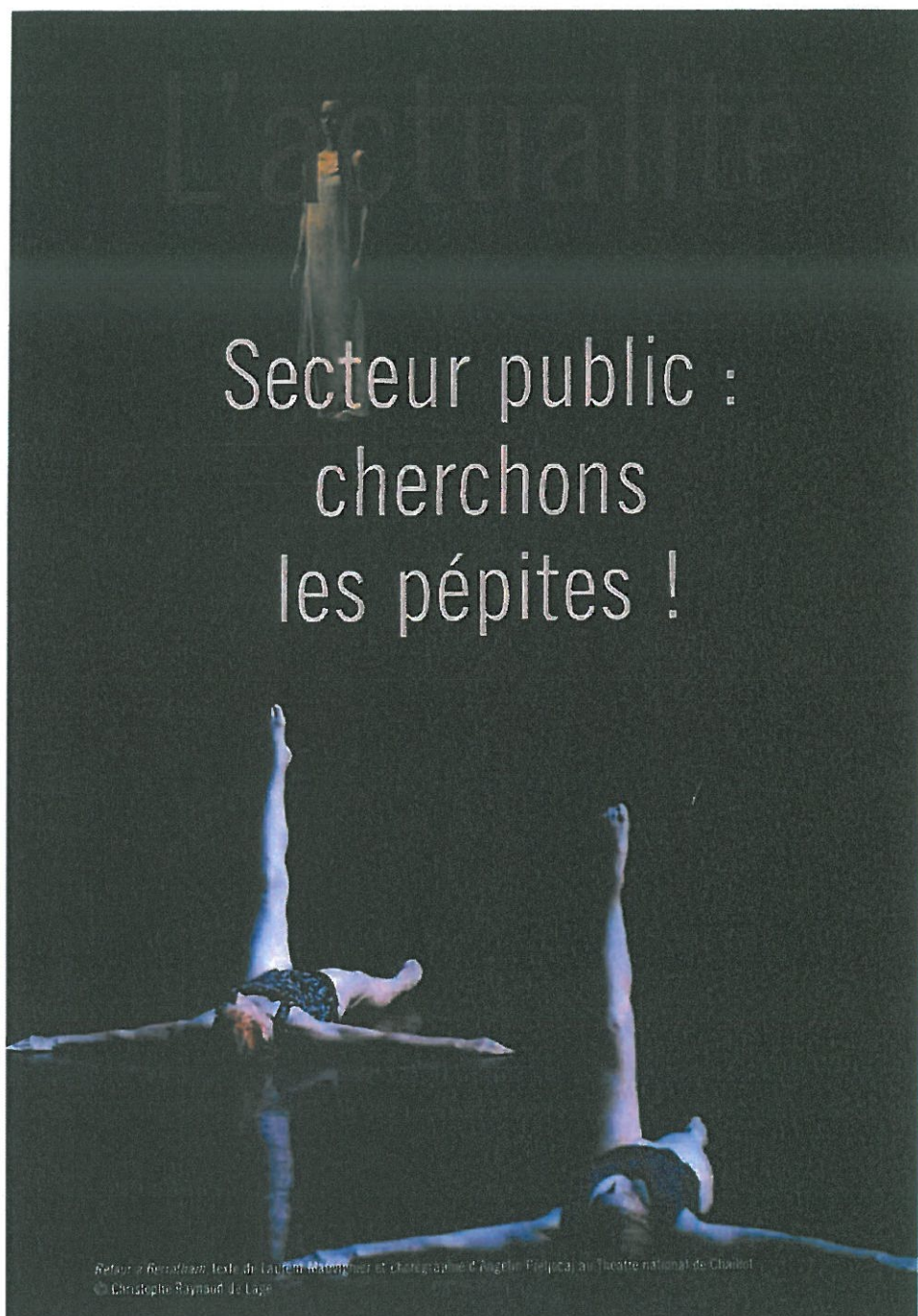
Sortir 

Théâtre en arabe, The Last Supper de l'égyptien Ahmed El Attar - Du 9 au 15 novembre 2015 - Théâtre de Gennevilliers

Spectacle en arabe (également surtitré en français) du metteur en scène égyptien Ahmed El Attar (The Last supper) qui parle de la société bourgeoise cairote. Spectacle créé en novembre 2014 au Caire. Une famille bourgeoise cairote est rassemblée autour d'un dîner familial. Il y a le père qui fume son cigare, la mère qui brille par son absence, le fils et sa femme, leurs enfants, la fille et son mari, le général, ami intime de la famille, et les trois domestiques.

<http://www.langue-arabe.fr/spip.php?article2827>

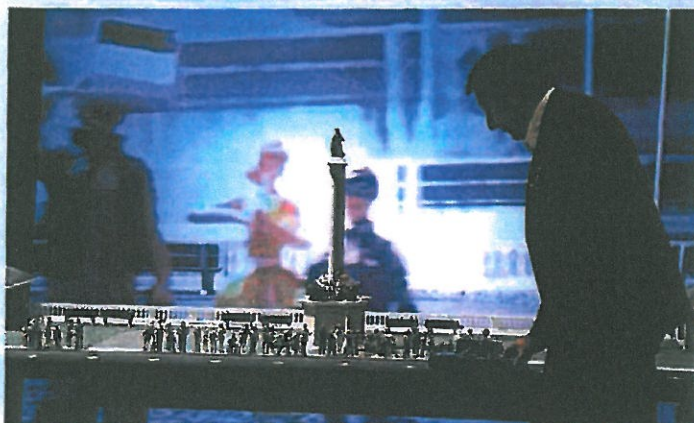
L'avant-scène théâtre – 1^{er} novembre 2015



La quinzaine d'Armelle Héliot

Secteur public : cherchons les pépites !

Aperçu des premières affiches de la saison 2015-2016 à Paris, dans le domaine du théâtre subventionné, avec une profusion de spectacles et quelques raretés.



887, conçu et mis en scène par Robert Lepage au Théâtre de la Ville dans le cadre du Festival d'automne. © Christophe Raymond de Lage

EN FRANCE, depuis plus de quarante ans, le Festival d'automne domine la rentrée par ses ambitions artistiques, son extension dans le temps et l'espace, ses moyens – même si l'institution doit se développer dans des budgets relativement serrés. Mais le temps est loin où, notamment en matière de théâtre, on en attendait de puissantes

révélations. La programmation 2015-2016 n'est pas révolutionnaire. Ce qui ne veut pas dire qu'elle n'apportera pas de fortes émotions, des discussions, des critiques enthousiastes et de sévères comptes rendus... Comme l'an dernier, c'est l'Italien Romeo Castellucci qui se taille la part du lion avec la poursuite de son « portrait ». Trois spectacles, à voir

seulement en novembre et décembre, trois fortes productions qui puisent dans l'histoire littéraire pour mieux éclairer le présent : *Œdipe der Tyrann*, version de Hölderlin d'après Sophocle, un travail mené à la Schaubühne de Berlin qui coproduit. Occasion de retrouver à Paris Angela Winkler, quelques comédiens rigoureux et une armée de figurants (Théâtre de la Ville, 20-24 novembre). Autre plongée dans la Grèce antique, la trilogie de *L'Orestie* d'après Eschyle, sous-titrée « une comédie organique ? » reprise, réinvention d'un spectacle qui a marqué les débuts de la Societas Raffaello Sanzio il y a vingt ans (Odéon 6', 2-20 décembre). Enfin, la Grèce encore avec *Le Metope del Partenone*, jeu impressionnant avec un imaginaire puisé dans les frises du Parthénon et précipitant le spectateur dans un univers d'une cruauté déchaînée (Grande Halle de la Villette, 23-29 novembre).

D'autres très grands artistes sont présents, bien sûr, à commencer par le Québécois Robert Lepage qui ouvre le festival avec son extraordinaire monologue ramifié comme une épopée personnelle, *887* – d'après l'adresse de l'appartement où il a grandi à Montréal, une autobiographie que l'interprète ultrasensible qu'est cet esprit universel a créée la saison dernière à Nantes au Grand T (Théâtre de la Ville, 9-17 septembre). Au fil de la programmation d'Emmanuel Demarcy-Mota et de ses équipes, on retrouvera d'autres grands singuliers : Angélica Liddell, Rodrigo García, Gisèle Vienne, le groupe tg STAN, Jean-François Sivadier, Nicolas Bouchaud et Éric Didry, ou l'Égyptien Ahmed El Attar et *The Last*

Supper vu à Avignon, par exemple (T2G Genevilliers, 9-15 novembre). De plus jeunes aussi tel Jonathan Châtel qui reprend *Andreas d'après Le Chemin de Damas* de Strindberg, donné au Cloître des Célestins cet été (La Commune d'Aubervilliers, 25 septembre-15 octobre) ou Joris Lacoste avec *L'Encyclopédie de la parole, Suite n°2* avec compositeur, chanteur, performeur, poètes (T2G Genevilliers, 1^{er}-11 octobre). Julie Deliquet et son collectif proposent une sorte d'épilogue à la trilogie formée par *La Noce chez les petits bourgeois*, *Derniers remords avant l'oubli*, *Nous sommes seuls maintenant*. Un épilogue sous le titre de *Catherine et Christian (Fin de partie)*. Entendez Catherine Eckerlé et Christian Drillaud, les aînés (TGP Saint-Denis, 24 septembre-16 octobre). On attend aussi avec curiosité les *Lettres de non motivation* de Vincent Thomasset, travail élaboré qui se joue de la réalité avec malice (Centre Pompidou, 30 septembre-3 octobre puis Théâtre de la Bastille, 10-21 novembre).

Le Français frappe un grand coup avec la première mise en scène au théâtre du cinéaste Arnaud Desplechin qui connaît une partie de la troupe pour avoir tourné une magnifique transcription de *La Forêt* d'Ostrovski, telle que l'avait vue Piotr Fomenko. Il ouvre la saison avec *Père* de Strindberg et une distribution forte, Michel Vuillermoz notamment (Salle Richelieu, en alternance, 19 septembre-4 janvier). Au Vieux-Colombier on va découvrir *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne par Christian Hecq et Valérie Lesort, spectacle qui promet fantaisie et merveilleux (26 septembre-

8 novembre) et au Studio-Théâtre **Comme une pierre qui...** d'après Greil Marcus, une mise en scène de Marie Rémond et Sébastien Pouderoux, avec une formule un peu éclairante « Like a rolling stone, Bob Dylan à la croisée des chemins » (15 septembre-25 octobre). Bref, la Comédie-Française revendique la diversité !

À l'Odéon 6°, on retrouvera avec grand plaisir la troupe magnifique réunie par Luc Bondy pour **Ivanov** de Tchekhov avec Micha Lescot dans le rôle-titre. Il a reçu pour cette interprétation magistrale et sensible le prix de l'Association de la critique (2 octobre-1^{er} novembre). Aux Ateliers Berthier, cependant, c'est le Belge très inspiré Ivo van Hove qui met en scène **Vu du pont** d'Arthur Miller avec, entre autres, Charles Berling, Caroline Proust, Pauline Cheviller (10 octobre-21 novembre).

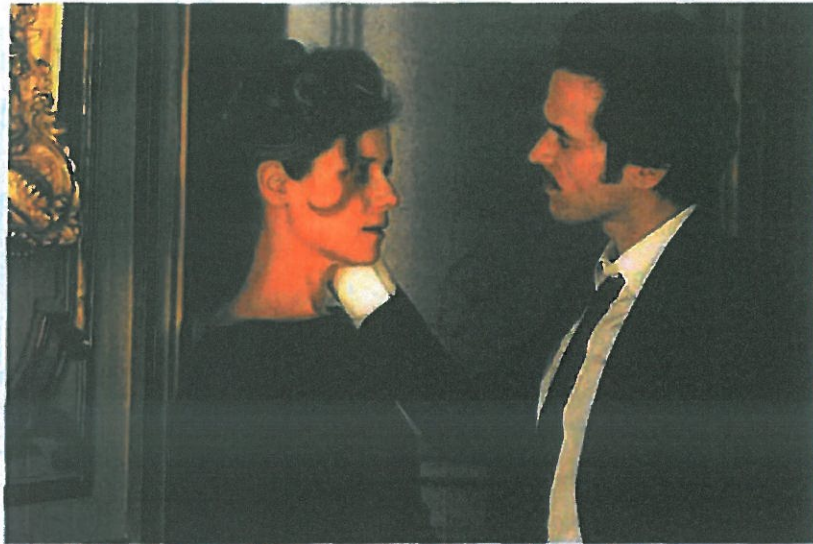
À Chaillot, dans la salle Maurice-Béjart, Gabriel Dufay que l'on a applaudi cet été, avec Stanislas Roquette dans **Les Épiphanies** d'Henri Pichette à la Maison Jean-Vilar d'Avignon, reste du côté des poètes avec Robert Desnos et le **Journal d'une apparition** (2-17 octobre). Dans la grande salle, le spectacle d'Angelin Preljocaj sur un texte de Laurent Mauvignier, **Retour à Berratham**, entre danse et écriture est repris (29 septembre-23 octobre).

À la Colline, dans le grand théâtre, **Les Géants de la montagne** de Luigi Pirandello, pièce inachevée et fascinante, est traduite et mise en scène par Stéphane Braunschweig qui signe également la scénographie et dirige entre autres Dominique Reymond, John Arnold, Claude Duparfait (2-17 septembre et 29

septembre-16 octobre). Dans le petit théâtre, **Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni** et **Reality**, deux spectacles d'Antonio Tagliarini et Daria Deflorian, invités du Festival d'automne (18 septembre-27 septembre et 30 septembre-11 octobre). Le premier d'après un roman du Grec Pétros Márkaris, **Le Justicier d'Athènes**, le deuxième d'après les très étranges **Carnets** de la Polonaise Janina Turek, qui notait tout de sa vie...

Au Théâtre de la Cité internationale, dans la grande salle, **Finir en beauté** de et par Mohamed El Khatib. Vu à Avignon, dans le Off, ce moment bref et très élaboré, noué autour de la mort de la mère que l'on va inhumer au Maroc, est très original et touchant (28 septembre-23 octobre).

Le Théâtre du Rond-Point démarre fort avec une programmation éclectique et deux productions par salle. Salle Renaud-Barrault, **Démons**, de Lars Norén dans une mise en scène de Marcial Di Fonzo Bo. Avec Anaïs Demoustier, Romain Duris, Marina Fois, notamment (21 heures, 9 septembre-11 octobre). Ils sont précédés par un Christophe Alévêque très en forme qui s'est rodé au Chêne Noir d'Avignon : il nous le dit, **Ça ira mieux demain**, qu'il joue sous le regard de Philippe Sohier (18 h 30 du 15 septembre au 11 octobre puis à 21 heures du 15 octobre au 7 novembre). Dans la salle Jean-Tardieu, on accueille une équipe venue d'Argentine. Dans **Un Poyo Rojo**, Hermes Gaido dirige Alfonso Barón et Luciano Rosso, qui sont deux sportifs très virils dans un ballet hilarant (18 h 30, du 18 septembre au 18 octobre). Enfin, dans la petite salle Roland Topor,



Demons de Lars Norén, mis en scène par Marcial Di Fonzo Bo au Théâtre du Rond-Point. © Eric Margolis

sous les toits, c'est la délicieuse Marie Vialle qui retrouve un écrivain de qui elle a depuis dix ans déjà défendu des textes (*Le Nom sur le bout de la langue* et *Triomphe du temps*). Pascal Quignard a écrit pour elle *Princesse vieille reine*, une série de contes, une suite de sonates, dans les beaux atours de Chantal de La Coste (3-27 septembre).

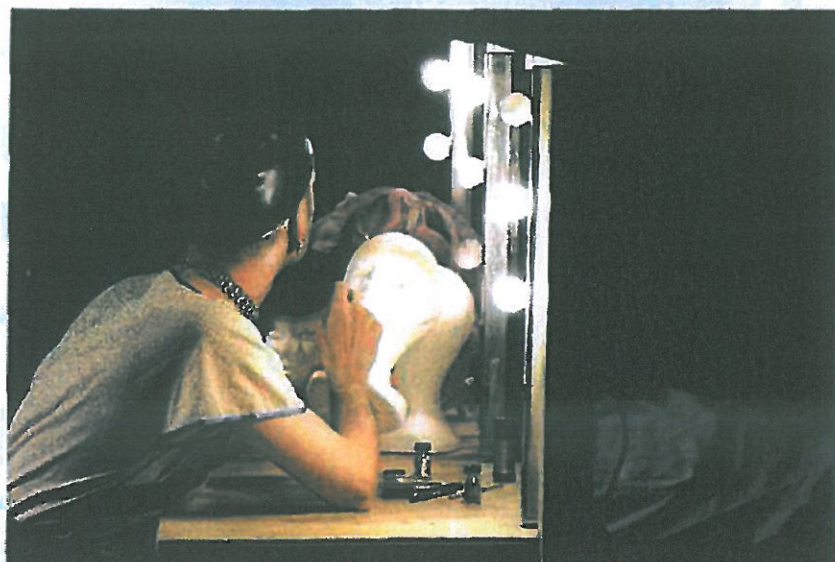
N'oublions pas Théâtre Ouvert qui présente deux textes de Nicolas Doutey, *L'Incroyable Matin* et *Jour*. Rodolphe Congé joue et dirige ses camarades Pauline Belle, Laetitia Spigarelli, Gaëtan Vourc'h (21 septembre-10 octobre).

Nous avons déjà évoqué le Théâtre de la Ville où, dans la grande salle, on verra donc l'extraordinaire 887 de Robert Lepage (9-17 septembre). Aux Abbesses, après le déploiement de jeunes choré-

graphes et danseurs fantaisistes, aux frontières de tous les arts et la reprise du *Faiseur* de Balzac par Emmanuel Demarcy-Mota et sa troupe (25 septembre-10 octobre), place à l'Iran avec *Chaque jour un peu plus* de Mahin Sadri, dans une mise en scène d'Afsâneh Mâhian, qui scrutent les vies de trois femmes, trois destins (2 au 7 novembre).

On aime beaucoup le Théâtre de la Bastille et en attendant l'Argentin Federico León, écoutons *Les Sonnets* de Shakespeare, vus par Richard Brunel sur une composition et direction de Frédéric Fresson, avec une interprète qui les fait flamber en les respectant, Norah Krief (21 septembre-3 octobre et 5-9 octobre).

Autre belle adresse, les Bouffes du Nord. Avec *Battlefield* d'après le *Mahabharata*, Peter Brook revisite en



Angels in America de Tony Kushner, mis en scène par Aurélie Van Den Daele au Théâtre de l'Aquarium. © Marjolaine Moulin

compagnie de Jean-Claude Carrière et de Marie-Hélène Estienne un univers qu'il a illuminé. Quatre interprètes seulement pour cette nouvelle percée dans l'immense ouvrage. Un spectacle donné en anglais avec des surtitrages et accompagné de la musique de Toshi Tsuchitori (15 septembre-17 octobre).

Au Monfort, laissons-nous séduire par ces *Sérénades* qui lient de fortes personnalités, Arnaud Cathrine (livret), Vincent Artaud (musique), une mise en scène de Ninon Brétécher et sur le plateau de ce théâtre musical, la sublime Anna Mouglalis, Arnaud Cathrine et Vincent Artaud. Des déclarations d'amour ou les mots des déclarations d'amour, nous promet-on (6-10 octobre).

Au 104, rions avec *Un faible degré d'originalité* d'Antoine Defoort et aussi

L'Amicale de production. Une conférence et un spectacle... Il voulait parler des *Parapluies de Cherbourg*, mais on lui a refusé l'occasion... Il dérive (1^{er}-10 octobre).

Du côté du Tarmac, scène internationale francophone, *Au nom du père et du fils* et de J.M. Weston, voici l'Afrique de Julien Mabiala Bissila avec lui-même, comédien survolté et profond, accompagné de Criss Niangouna et Bernard Vergne. La belle langue française d'un écrivain de la République du Congo. Mise en scène de l'auteur (17 novembre-4 décembre).

Au Paris-Villette, on pense au jeune public, mais les spectacles passionnent les adultes et l'on ne peut que hautement recommander à tout le monde d'applaudir la fine Lucie Valon dans *Paradis, impressions*, dernier volet d'une trilogie

poétique inspirée de la *Divine comédie*, et mis en scène par Christophe Giordano (30 septembre-10 octobre). Le jeune public s'amuse aussi beaucoup au Carreau du Temple où, dès le début du mois de septembre, des ateliers très divers sont accessibles et chacun peut, à sa guise, organiser son propre spectacle en participant à des aventures formidables.

À l'Est, à la Cartoucherie de Vincennes (située dans le 12^e arrondissement de Paris), il y a toujours du nouveau, bien sûr ! Au Théâtre du Soleil, c'est un véritable événement qui se profile – et l'on ne parle pas encore ici de la présence de Robert Lepage auprès de la troupe d'Ariane Mnouchkine. Non, le premier événement est la reprise d'une production qui est née à la Manufacture des Abbesses et a connu un succès aussi mérité que large. Il s'agit de *Chute d'une nation*, « série théâtrale épique et politique en quatre épisodes » de Yann Reuzeau. Reprise pour douze intégrales (5 septembre-11 octobre, samedis et dimanches de 13 heures à 22 h 15 avec trois entractes). Yann Reuzeau est un auteur original et prolifique et crée une nouvelle pièce intitulée *De l'ambition. Cinq jeunes à la fin de l'adolescence, au seuil de leur vie d'adultes et de leurs engagements* (9 septembre-16 octobre).

Au Théâtre de la Tempête, Philippe Adrien poursuit son travail en montant *Le Bizarre Incident du chien pendant la nuit* de Mark Haddon, adaptation Simon Stephens, traduction Dominique Hollier, (11 septembre-18 octobre) tandis que l'on dégustera aussi la *Comédie pâtissière* de et par Alfredo Arias qui joue aussi

avec Sandra Macedo et Andrea Ramirez : dans l'Argentine de Perón, une pâtissière célèbre, *Doña Petrona de Gandolfo*. Ainsi patrie péroniste et parti péroniste s'allient pour nous amuser, promet le mélancolique Arias... (18 septembre-18 octobre).

Au Théâtre de l'Aquarium, François Rancillac n'est pas encore complètement fixé sur son sort. Mais on fêtera pourtant les 50 ans du théâtre (2-8 novembre) et, un peu plus tard, on découvrira *Angels in America* de Tony Kushner dans une mise en scène d'une artiste associée, Aurélie Van Den Daele (11 novembre-6 décembre).

À l'Épée de Bois, après une brève évocation d'Armande Béjart, c'est Michel Vinaver qui sera à l'affiche avec *La Demande d'emploi* par René Loyon (24 septembre-18 octobre).

Enfin, parlons de quelques théâtres municipaux. Au Vingtième Théâtre, en reprise, *Le Banquet d'Autueil* de Jean-Marie Besset dans la mise en scène et la scénographie de Régis de Martin-Donos ou quelques secrets dans la vie de Molière (3 septembre-25 octobre). Au Théâtre 14, *Les Ambitieux* de Jean-Pierre About, par Thomas Le Douarec, une plongée dans le monde de l'entreprise (8 septembre-24 octobre). Au Théâtre 13 Seine, *Le Philosophe et la Putain* de Jacques Rampal ouvre la saison. Le célèbre auteur qui écrit en vers *Célimène et le Cardinal*, s'intéresse ici à Diogène qu'il imagine quittant son tonneau pour mettre de l'ambiance à l'Olympe... Elsa Royer signe la mise en scène (27 août-4 octobre).

A. H.

Du théâtre par gros temps – 9 novembre 2015

9 novembre 2015 by vincentbouquet

**AVEC « THE LAST SUPPER », AHMED
EL ATTAR SE PAIE LA
BOURGEOISIE ÉGYPTIENNE**



« The Last Supper » / Crédit photo : Mostafa Abdel Atty.

En Égypte, malgré la Révolution, rien n'a changé. Pour les élites, à tout le moins. Après le soulèvement populaire qui a conduit au départ d'Hosni Moubarak, puis à l'éphémère prise de pouvoir des Frères musulmans, c'est à nouveau un militaire, le général al-Sissi, qui tient fermement les rênes du pays. Alors qu'un nouvel ordre social aurait pu naître de la révolte de la place Tahrir, l'Histoire semble bégayer. Avec *The Last Supper* qu'il propose au Théâtre de Gennevilliers dans le cadre du Festival d'automne, Ahmed El Attar désigne les responsables de cette stagnation : les grands bourgeois du Caire qui, s'ils se sont entièrement convertis à la société de consommation, ont, en revanche, laissé toute velléité intellectuelle au placard.

Pour dénoncer la trahison opérée par ces élites envers toute la société égyptienne, le dramaturge et metteur en scène choisit d'en dresser un portrait au vitriol en rejouant la Cène. A table, alignés en rang d'oignon, se trouvent les membres d'une famille aisée en plein dîner. Chacun incarne une caricature de ce que la société moderne peut produire de pire. Il y a l'héritier, préoccupé par son corps, qui n'a pas le début d'une idée viable pour piloter son entreprise et sa femme, une jeune écervelée ; le prétendu artiste, plus bête que créatif, accompagnée par son épouse, scotchée à son iPad, qui développe une réelle passion pour les applications mobiles ; l'Oncle qui ne voit le monde que par le prisme de l'argent ; et le Général, enferré dans l'Égypte d'antan, qui se plait à dénigrer la Révolution et n'a qu'une obsession : mater la rébellion. Tout ce petit monde disserte sur leur vie telle qu'elle est et tel qu'elle va. Mais leur vacuité est totale. Ils n'ont cure de la destinée de leur pays, lui préférant Instagram, les soldes londoniens et les selfies.

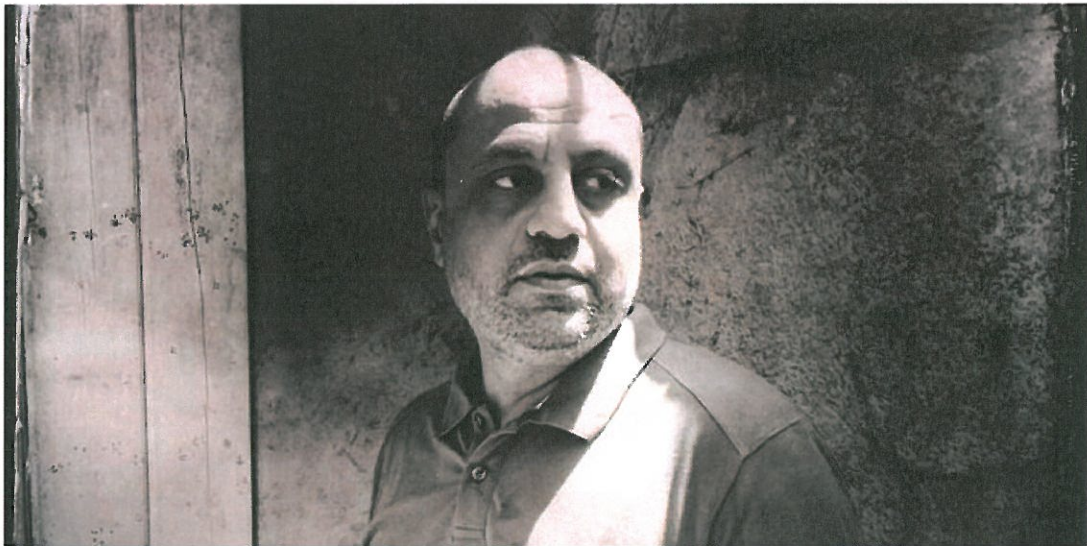
A l'intérieur, un vide intersidéral

A l'aide d'une belle scénographie, intelligemment utilisée, Ahmed El Attar mise sur l'efficacité pour se payer cette bourgeoisie suffisante. Efficacité dans le texte, court et ramassé, efficacité dans l'utilisation du décor, des lumières et de la musique, efficacité aussi dans la mise en scène, dont le dispositif est simple et la direction d'acteurs juste. Seul bémol : à trop vouloir être efficace, Ahmed El Attar verse parfois dans la caricature. Les traits des personnages sont un peu trop grossis et grossiers pour être crédibles et un soupçon de finesse aurait été bienvenu dans un propos qui devient didactique et appuyé.

Malgré cela, *The Last Supper* atteint son but, celui de rejeter l'échec de la Révolution sur des bourgeois qui, s'ils ont les moyens financiers pour faire évoluer les choses, sont dépourvus de toute considération intellectuelle. Alors que l'ambiance, à table, paraît très libérée, ils se plaisent à entretenir des inégalités criantes avec leurs employés, qu'ils soient majordomes ou nourrice. Préoccupés par leurs soucis bien futiles, ils ont tout intérêt à ce que la société égyptienne ne change pas. Histoire de garantir leur propre confort.

The Last Supper* de et par Ahmed El Attar, au Théâtre de Gennevilliers jusqu'au 15 novembre, puis le 17 novembre à l'Apostrophe (Cergy-Pontoise) dans le cadre du Festival d'automne à Paris. Durée : 50 minutes. **

Nuit et jour – 10 novembre 2015



*DR

Dans l'Egypte de 2015, la révolution tant attendue se fait toujours désirer. Alors on discute autour d'une table, en famille avec les figures tutélaires de l'ordre et du progrès. Mais, qu'est-ce qui retient l'action. Pourquoi ? Et le futur est-il encore plausible ?

La révolution égyptienne de 2011 est loin de la "bulle" bourgeoise (treize personnages dont une mère absente et un bébé en plastique qui n'en peut mais) peinte par Ahmed El Attar autour d'une tête de veau. Son caractère suffisant, méprisant le peuple comparé à "un tas de cafards" et mondialisé est évident même si le pouvoir de l'armée (Al-Sissi en est l'avatar contemporain), du patriarche, la soumission de la domesticité sont ici structurants d'une classe que nourrit la soif rassurante de posséder tout ce que fournit le miroir aux alouettes du marché et font briller les publicitaires.

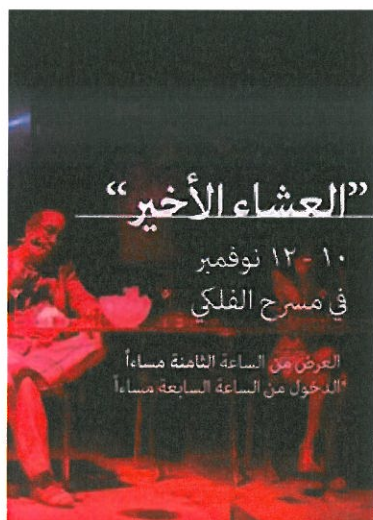


Comme dans une pièce de Tchekhov, ils parlent de tout et de rien, s'échauffent brusquement, se disputent puis se calment, s'ennuient et tuent le temps. À travers leurs conversations, c'est la vacuité profonde de l'élite économique de son pays que veut décrire l'auteur et metteur en scène Ahmed El Attar. Autrefois cultivée, maintenant

repliée sur elle-même et incapable de penser l'intérêt commun, cette classe dominante apparaît comme futile, autoritaire, cupide et méprisante, avide de domination et soucieuse d'empêcher tout changement. *The Last Supper* dépeint une société qui ne parvient pas à tuer la figure archétypale du père, représentée par les présidents égyptiens – de Moubarak à al Sissi.

- Quelle est la signification du titre, *The Last Supper*, qui évoque la Cène ?

- Attar : Je ne sais pas pourquoi, mais en commençant le spectacle, j'avais en tête l'image de la Cène. Peut-être aussi parce qu'il y a la dimension de la trahison, qui plane sur le tableau du dernier repas du Christ avec ses disciples. Dans mon esprit, la confrontation de Judas et du Christ, c'est un peu la confrontation du fils aîné et de son père. Pour moi, Judas n'est pas juste un traître ; c'est quelqu'un qui a affronté le Christ.



Oui, il l'a vendu, mais il ne lui a pas obéi. Mais tout ça n'apparaît absolument pas dans le spectacle. J'ai choisi l'image de la Cène dans mon spectacle, non pas pour faire référence à une symbolique religieuse, mais pour me réapproprier sa signification à travers le thème de la famille que je choisis d'aborder. L'idée n'est pas d'évoquer une culture chrétienne – ou musulmane d'ailleurs mais plutôt d'en utiliser les images, les symboles. J'ai volé cette image et j'ai laissé sa signification de côté. Le père, ce n'est pas le Christ non plus : c'est un petit gros avec un cigare, qui rigole et

qui parle tout le temps d'argent.

Alors que dans sa performance De l'importance d'être un arabe, Ahmed El Attar parlait de la révolution et de l'actualité égyptienne en puisant dans des documents personnels – en l'occurrence, ses propres conversations télé phoniques qu'il enregistre –, *The Last Supper* marque son retour à l'écriture d'un texte théâtral, nourri par la cohésion organique de ses onze comédiens. Avec ce récit familial et intime, c'est la structure même de la société égyptienne que vise Ahmed El Attar ; une société de classes, marquée par l'hégémonie despotique des pères et la domination silencieuse d'un peuple plongé dans la misère.

La démocratisation de la société ne passerait que par une démocratisation de la structure très patriarcale de la famille.

- **Ahmed El Attar** : Tout à fait. Mais je ne parle pas d'une démocratisation de la famille dans un sens littéral, car ce n'est pas la même chose – on n'élit pas son père, on ne choisit pas son père –, mais d'un réarrangement du pouvoir au sein de la famille. Le père y est omniprésent et c'est pour cela que, dans tous mes spectacles, la figure du père est centrale. Au père, on ne peut que lui dire "tu as tort, tu as merdé, casse-toi, ça suffit". Le père, c'est le président, c'est Moubarak, c'est Morsi, c'est Al-Sissi maintenant. Dans ma prochaine création, je veux parler de la relation à la mère. Cela s'appellera *Mama*, comme la chanson de *Genesis*. Dans *The Last Supper*, la mère n'est pas présente sur scène : on l'appelle tout le temps, mais elle ne vient jamais. J'essaie de comprendre les dynamiques du pouvoir au sein de la famille et de la société.

The Last Supper. Texte et mise en scène, Ahmed El Attar. Traduction française, Menha El Batraoui et Charlotte Clary

Acteurs : Tharwat, Boutros BoutrosGhali, Abdel Rahman Nasser, Ramsi Lehner, Nanda Mohammad, Mona Soliman, Ahmed Farag, Mona Farag, Sayed Ragab Costumes, Hussein Baydoun

T2G – THÉÂTRE DE GENNEVILLIERS Lundi 9 au dimanche 15 novembre 15h,
relâche mercredi 13€ à 24€ // Abonnement 10€ et 12€

L'APOSTROPHE / THÉÂTRE DES LOUVRAIS PONTOISE Mardi 17 novembre
20h30 - 8€ à 19€ // Abonnement 5€ à 14€

Spectacle en arabe surtitré en français

Mediapart – 11 novembre 2015

The Last Supper, texte et mise en scène d'Ahmed El Attar



Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, voici une pièce courte qui est la bienvenue. *The Last Supper* ce qui donne en Français : la Cène. Ces cinquante minutes font allusion au dernier repas du Christ ; à travers l'intimité d'un père et sa famille, en lieu et place de Jésus et ses apôtres. C'est donc par la figure du père et par extension celle du président égyptien Moubarak, qu'Ahmed el Attar nous conte le déroulement de ce repas, à la table d'une remise en cause des privilèges.

Un repas bien tranquille

La symbolique, du quotidien de la vie de cette famille cairote, est ici la description de leur aveuglement devant l'évidence d'une révolte qui s'ourdit du peuple égyptien. Mais cette bourgeoisie cairote ne peut imaginer que cela va durer ; un mois ou deux tout au plus. Cela n'est pas trop important. Certainement moins que le prix d'une voiture de luxe, ou les cotations en bourse des entreprises.

Le principal souci, d'une des convives, c'est qu'il est impératif de changer sa bonne Égyptienne contre une Philippine, à moindre coût et plus conforme à l'esclave que devrait être une domestique.

La mise en scène d'Ahmed el Attar s'articule tout au long de ce repas. Les mets passent pour signifier que le temps est compté. La destitution de ce petit clan bourgeois s'annonce peu à peu tant cette élite est sourde à la réalité historique et sociale de son pays. La fin du repas est annoncée, par une tête de veau tirant la langue, avec l'insolence de ce qui arrive inéluctablement. Pourtant nous ne voyons qu'un repas bien tranquille. Du bavardage entrecoupé de disputes. Où il est question de tout et de rien. Comme dans une pièce de Tchekhov, nous dit Ahmed El Attar.

The Last Super

Texte et mise en scène, Ahmed El Attar

Avec Mahmoud El Haddad, Mohamed Hatem, Marwa Tharwat, Boutros Boutros-Ghali, Abdel Rahman Nasser, Ramsi Lehner, Nanda Mohammad, Mona Soliman, Ahmed Farag, Mona Farag, Sayed Ragab

Musique, Hassan Khan

Décor et costumes, Hussein Baydoun

Lumière, Charlie Åström

Réalisation sonore, Hussein Sami

Traduction française, Menha El Batraoui et Charlotte Clary

Durée : 50 minutes

Spectacle en arabe surtitré en français

T2G - Théâtre de Gennevilliers,

Centre Dramatique National de Création Contemporaine

41 avenue des Grésillons

92230 Gennevilliers

Standard +33 1 41 32 26 10

Du lundi au vendredi de 10h à 18h

<http://www.theatre2gennevilliers.com/2015-16/fr/>

Gazelle – novembre/décembre 2015



THÉÂTRE **The Last Supper**

Du 9 au 15 novembre au Théâtre de Gennevilliers (T2G) puis en tournée dans toute la France et à Bruxelles, on découvre la dernière pièce de l'auteur et metteur en scène égyptien Ahmed El Attar. Un repas ordinaire qui croque les travers d'une société qui tient à ses privilèges et ses prerogatives au mépris de l'intérêt général. Un sujet hélas aussi intemporel qu'universel
www.theatre2gennevilliers.com (spectacle en arabe surtitre en français)

La Galerie du spectacle – 11 novembre 2015



The Last Supper, au T2G, entretien avec Ahmed El Attar

👤 Leila El Yaakabi 📅 11 novembre 2015 🏷️ Interview, Théâtre

Dans le cadre du festival d'Automne à Paris, qui promeut des artistes de divers horizons géographiques, le Théâtre de Gennevilliers propose *The Last Supper* d'Ahmed El Attar. La pièce, dont la scénographie évoque la Cène du Christ, présente le repas d'une famille de la haute bourgeoisie cairote. Entre satire comique et théâtre de l'absurde, les dialogues tournent à vide pour mieux révéler la déchéance culturelle de cette famille. Attachée à des traditions discutables, mais tournée vers l'hyper-consommation, cette famille montre son racisme ethnique et social. La pièce se concentre sur des personnages qui agissent en adoptant des stéréotypes aristocratiques. Toutefois, le peuple est très présent à travers les paroles des personnages, mais aussi par la présence de domestiques traités avec tout le mépris possible. Si les personnages attablés personnifient le pouvoir en Egypte, avec la présence du général ou d'hommes qui ne parlent que d'argent, les domestiques évoquent la présence d'un peuple qui se tait...et subit. Tout est figé, comme dans un tableau, malgré des personnages qui s'agitent plus qu'ils n'agissent sur scène, cela démontrant le désespoir d'une société qui se porte mal.

Nous avons rencontré le metteur en scène Ahmed El Attar qui nous en a dit un peu plus sur ses choix esthétiques.

Quelle est votre histoire au sein du théâtre ?

J'ai étudié le théâtre à l'université du Caire, et durant cette période j'ai toujours mis en scène. C'est à partir de 1996 que j'ai fait des créations ou écrit mes propres textes. Auparavant, je mettais en scène d'autres auteurs. J'ai écrit à partir de Sophocle, de Cocteau, j'ai fait un *Oedipe*. En 1998, j'ai écrit *Le Comité*, puis *La Vie est belle ou en attendant mon oncle d'Amérique*. Ensuite, j'ai créé *A Cairane Journey for tourists and lovers*, un spectacle se déroulant dans un bus qui fait le tour de la ville. Mais je n'écrivais pas vraiment de fiction, je collais surtout des bouts de texte. Je ne voulais pas utiliser le texte théâtral, je souhaitais casser le texte.

Dans quel but ?

J'ai développé une méfiance des mots, dans un pays totalitaire comme l'Egypte, où on nous incite à la pensée unique. Dans les médias, on nous assène que tout va bien en Egypte. C'était pire dans les années 80, on avait deux chaînes, pas de satellite, on ne pouvait pas vérifier les informations par nous-mêmes.

A 16 ans, j'ai fait un échange culturel en France pendant un an, j'ai vu une autre face de l'Histoire. Je n'ai pas accepté le dogme. C'est plus tard que j'ai pris conscience de cette méfiance que j'avais envers le langage qui est trompeur. Dans ma création, il fallait donc sortir du narrative qui existait. Au début, j'utilisais le théâtre de l'absurde, le nons-sens, les sons des mots...et je suis allé jusqu'à abandonner le texte écrit. J'ai utilisé des extraits de textes de Shakespeare, des morceaux de discours de Nasser, pour raconter une autre histoire.

D'ailleurs, à travers *The Last Supper*, il ne semble pas y avoir non plus de narration ?

Dans *The Last Supper*, le texte fait vivre le vide. Les dialogues n'ont aucun sens. Les personnages ne disent rien, ne parlent de rien.

Parlons plus généralement du spectacle théâtral égyptien, comment se situe-t-il ?

Le théâtre a connu un tel appauvrissement dans le monde arabe depuis les années 70, comme les domaines politique et social, d'ailleurs. On vit actuellement un des moments les plus sombres de toute l'histoire arabe. Le théâtre, comme les autres formes artistiques souffrent de ça. Le théâtre, plus que les autres disciplines, se construit sur les échanges, la possibilité de se nourrir de diverses formes. Le théâtre est fait pour être vu, pour être senti. Même s'il y a eu une effervescence artistique dans les années 80, cinéma, musique, arts visuels, le théâtre reste derrière, parce que les artistes ne voient pas d'autres formes. Finalement, on fait tous la même chose.

A votre avis, faut-il chercher dans les ressources traditionnelles ou regarder en avant, ce qu'il se passe en Occident, en Afrique noire ?

Toujours en avant. La réalité a changé, mes concitoyens et mes spectateurs ont grandi dans des villes, j'ai grandi dans une ville, poussiéreuse, bruyante. On peut avoir des fantasmes sur le passé, mais ma réalité est celle-là. Je me représente comme un artiste contemporain et un citoyen contemporain. On regarde en arrière, parce qu'on n'a pas vraiment confiance en notre héritage contemporain. Vous parlez d'influences occidentales, mais la réalité qu'on vit aujourd'hui, en Egypte, n'est pas occidentale, elle est la nôtre. Le problème d'identité est celui de la confiance en nous-mêmes, j'ai plusieurs influences que j'assume.

J'ai cru comprendre que vous écriviez plutôt depuis le plateau ?

Pas vraiment, j'écris avant. Pas de façon linéaire. Je n'ai pas un système d'écriture. Je ne finis pas mon écriture avant d'entrer sur le plateau, je m'inspire de ce qu'il se passe sur le plateau, en fonction des répétitions, mais je ne m'inspire pas des acteurs.

La critique sociale paraît plutôt évidente, mais certains aspects du spectacle sont plus implicites, plus abstraits...est-il important que le théâtre parle à l'inconscient du spectateur ?

Je n'aime pas qu'on me prenne par la main pour m'emmener quelque part. J'aime laisser la place à l'interprétation du spectateur. Bien sûr j'ai des partis-pris, mais je veux laisser décider le spectateur quoi faire après, comment réagir après.

Votre théâtre est-il universel ?

L'universalité, ce n'est pas à moi de la décider. Quand on lit Tchekov, par exemple, on ne connaît pas forcément la Russie de son époque, mais le plus important, c'est le message, la réflexion que mène son oeuvre. Et la violence sociale qui est montrée dans ma pièce, c'est ça qui est important. Si ces rapports de force sociale sont compris autre part, tant mieux.

Est-ce que la critique de la bourgeoisie qui se comporte comme une aristocratie est propre aux pays du Sud ?

Pas forcément, on peut y reconnaître la jet-set occidentale, les vedettes qui sont montrées à la télévision sont ainsi. Les rapports de force et la violence envers le peuple sont présents également en Occident, sauf qu'ils sont plus encadrés par la loi.

L'image de la Cène, à quoi correspond-t-elle ?

L'image de *La Cène*, c'est un parti pris visuel. Je travaille avec un scénographe, Hussein Baydoun, il est très doué, on s'entend bien et il comprend mes idées, où je veux aller. Au début de la construction du spectacle, j'avais l'intention de représenter un dîner, le scénographe a ensuite fait une proposition. Pour ce qui est de *La Cène*, ça se limite à cette idée de voir les personnages assis frontalement aux spectateurs. Je voulais exploiter l'opposition entre Jésus et Judas, mais cette idée, je l'ai finalement laissée de côté.

La place centrale à table, celle de la mère, est vide. Est-ce une place à prendre ?

L'absence présente de la mère est volontaire. On appelle la mère pendant tout le spectacle, mais elle ne vient pas. Je critique un système patriarcal. C'est un système de domination construit sur l'homme et la femme, et la femme, même si elle est victime de son aliénation, en est également responsable.

Du 9 au 15 novembre 2015,

Au Théâtre de Gennevilliers.

Ma culture – 12 novembre 2015



THE LAST SUPPER, AHMED EL ATTAR

Que se passait-il dans les domiciles bourgeois lors des printemps arabes ? Pas grand-chose, si l'on en croit le metteur en scène égyptien Ahmed El Attar. Dans *The Last Supper*, ce dernier offre une vision désabusée de l'élite cairote, incapable de prendre part aux mouvements d'émancipations qui naissent en bas de chez elle occupée qu'elle est à regarder ailleurs. À l'occasion d'un repas de famille, toute la vacuité de la classe supérieure égyptienne éclate au grand jour. Pendant une petite heure de bavardages abondants, la cellule patriarcale d'une famille aisée s'agite et exhibe grossièrement tous ses travers, sans qu'aucun des événements extérieurs pourtant violents ne viennent entraver son bon plaisir.

Si la représentation s'ouvre sur la prière de deux hommes, il ne faut pas longtemps au plus jeune pour abandonner son tapis. La lumière dévoile une salle à manger bourgeoise seulement meublée d'une longue table en verre, recouverte de couverts du même matériau. Tout dans l'espace respire la froide richesse matérielle, jusqu'aux parois réfléchissantes qui l'entourent. Pas vraiment fastueux, clinquant tout en évoquant un toc de mauvais goût, le mobilier est à l'image de la famille : aisée mais insipide.

Autour de cette longue table se retrouvent les convives, parents plus ou moins proches de l'oncle, figure centrale qui concentre toute l'attention. Patriarche de l'assemblée, tous les égards lui sont dus. Il n'est pas de conversation, si insipide soit-elle, qui ne passe par lui. Et pour toute réponse, il assène en série des valeurs financières dont rien ne prouve qu'elles soient justes, mais qui sont toujours accueillies avec un profond respect. Au centre de la table, la chaise devant accueillir son épouse, la tante, reste vide, figure de cette présence matriarcale perdue. Seul reste le pouvoir du Père, à l'image de ces différents chefs d'état autoritaires qui se sont succédés depuis les débuts de la Révolution. Le noyau familial se révèle comme microcosme de la société égyptienne, témoignant de ses penchants pour les gouverneurs à la poigne ferme.

Autour de la petite troupe familiale qui s'adonne à ses occupations frivoles, trois domestiques, deux majordomes et une nourrice, les encadrent et veillent au grain silencieusement. Ces trois figures fantomatiques semblent complètement exclus de ce qui se déroule au dehors. Ne profitant pas du souffle libérateur qui défie l'autorité dans les rues, les serviteurs restent dans le giron de leurs maîtres. Privés de parole, ils sont constamment rudoyés sans raison. Le petit-neveu de la famille, sous l'influence de son oncle, et quand il n'est pas rivé à sa tablette, passe le temps en martyrisant les deux serveurs qui n'ont pas le droit de répondre. Lorsque, après d'harassantes minutes où le jeune fripon lui lance des boules de pain à la figure, l'un des domestiques se permet de l'empêcher de recommencer en l'empoignant sèchement, c'est la crise diplomatique. Le repas cesse brusquement son cours. Chacun y va de son injure envers ce salaud d'employé ingrat, martyrisant des enfants en dépit des bonnes conditions de travail dont il jouit. Incapable de se justifier, celui-ci est finalement contraint pour se faire pardonner d'embrasser le jeune roi qui lui a pourtant manqué de respect.

Ainsi se comporte la bourgeoisie cairote, aveugle à ce qu'elle a sous les yeux et incapable de réfléchir au-delà de son intérêt personnel. Dans ces conditions, il ne faut certainement pas attendre d'elle qu'elle joue un quelconque rôle dans les développements de la Révolution. Pour cela, il faudrait d'abord qu'elle commence par cesser de jeter la pierre aux plus démunis, et qu'elle assume son pouvoir pour servir l'intérêt du plus grand nombre.

Ahmed El Attar et ses comédiens livrent une comédie à l'image de la famille bourgeoise : bruyante, brouillonne et désespérante de vacuité. Bien que le parti pris de l'auteur soit de représenter tels quels ces traits de caractères, il manque cependant une certaine distance, qu'on l'appelle poétique ou critique, pour donner à cette cène une portée qui dépasse le simple constat désabusé, et rende l'expérience plus riche pour le spectateur – à ce compte, le surtitrage n'aide certainement pas à plonger dans les subtilités d'une discussion familiale enlevée. Si l'on ne peut que louer les motivations politiques de l'auteur, reste une certaine pauvreté dans son approche unilatérale.

Vu au T2G – Théâtre de Gennevilliers, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. Texte et mise en scène, Ahmed El Attar. Avec Mahmoud El Haddad, Mohamed Hatem, Marwa Tharwat, Boutros Boutros-Ghali, Abdel Rahman Nasser, Ramsi Lehner, Nanda Mohammad, Mona Soliman, Ahmed Farag, Mona Farag, Sayed Ragab. Musique, Hassan Khan. Décor et costumes, Hussein Baydoun. Lumière, Charlie Åström. Réalisation sonore, Hussein Sami. Traduction française, Menha El Batraoui et Charlotte Clary. Photo de Mostafa Abdel Aty.

Tournée, avec le Festival d'Automne à Paris

Du 9 au 15 novembre au T2G – Théâtre de Gennevilliers

Le 17 novembre à l'Apostrophe Scène nationale de Cergy Pontoise et du Val d'Oise

Par Nicolas Garnier

Publié le 12/11/2015

Marsupilamima – 12 novembre 2015

NOV

12

The Last supper de et mes Ahmed El Attar au Théâtre de Gennevilliers

En 50 minutes, l'auteur et metteur en scène égyptien, Ahmed El Attar, fait monter la pression jusqu'au malaise. On sort de là vaguement assommé.

The last supper n'a pas grand chose à voir avec le dernier dîner du Christ, à part la disposition scénique. On y trouve attablée une famille de riches Egyptiens et un ami, général en costume cravate, entourée de trois domestiques aux petits soins. La figure centrale, celui qui peut tout d'un revers de main ou d'un sourire, c'est le père. Le père de famille mais aussi, on le comprend vite, la figure du père président, peu importe qu'il s'appelle Moubarak, Morsi ou Sissi. La mère, on ne la verra jamais. On l'appelle mais elle ne vient pas.

Pas trop besoin de lire les surtitres, le texte n'a rien de passionnant, les femmes parlent de leurs bonnes, de shopping, des derniers ragots, les hommes discutent voitures, motos, femmes, fric, magouilles, business... Tout se joue ailleurs.



Ces conversations stupides démontrent le degré d'inculture, de corruption, d'indifférence, de racisme, de mépris et de violence de cette "bonne" société. Ces gens au pouvoir, éduqués, qui voyagent et qui sont incapables de faire quoi que ce soit. Pas même de se rendre compte de ce qui se passe autour d'eux. Ils ne s'intéressent à rien qu'à eux mêmes.

Mais il y a aussi les trois muets: le majordome impassible, impeccable qui a l'œil à tout, prévient les moindres désirs de ses patrons, le serviteur qui arbore en toutes circonstances un sourire de ravi de la crèche, la nounou terrifiée voilée de la tête aux pieds qui marche comme une souris.

Et les enfants, calmes, gentils.



Mais tout explose. La violence abominable de l'artiste de la famille qui ne peut prendre du plaisir qu'au cours d'un viol ou en roulant à tombeau ouvert va s'exercer à travers son fils.

Il encourage l'enfant à asticoter le majordome, à lui tirer les oreilles, à le

bombarder de boulettes, jusqu'à ce que celui-ci n'en pouvant plus ait enfin un geste d'impatience.

Qui sera forcément puni.

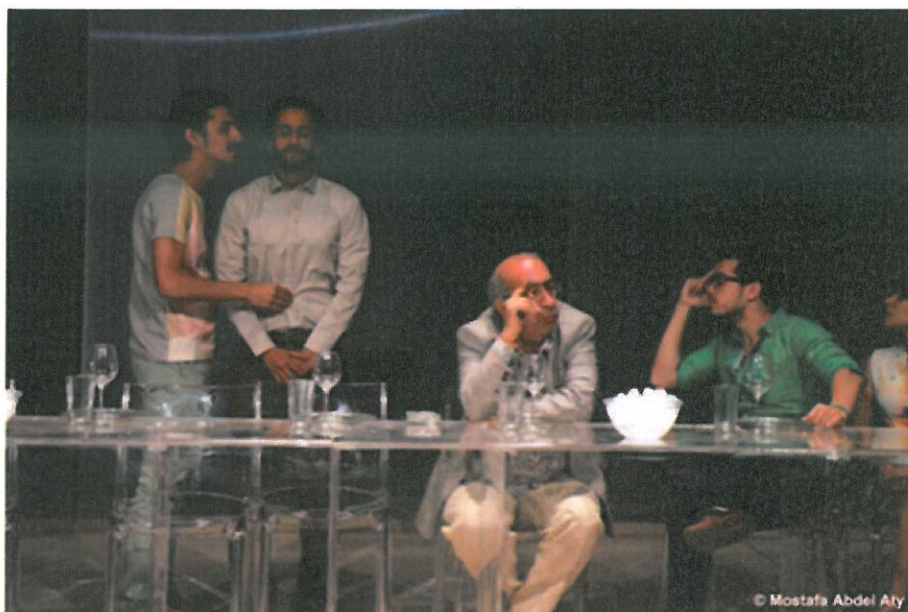
La mise en scène parfois se fige, les lumières virent au rouge. Mention spéciale d'ailleurs à la musique de Hassan Kahn.

Un Fauteuil pour l'orchestre – 13 novembre 2015

The Last Supper d'Ahmed El Attar, Théâtre De Gennevilliers.

nov 13, 2015 | Commentaires fermés

ff article de **Camille Hazard**



Onze personnages s'apprêtent à prendre part à un souper.

Nous pénétrons le quotidien d'une famille bourgeoise, métaphore de la société moderne égyptienne.

Ce dernier souper, tel figuré dans la Cène biblique, annonce une trahison prochaine...

La trahison du nouveau pouvoir face au peuple égyptien.

La révolution et la chute de Mubarak ont offert à l'Égypte, la possibilité de se relever et de se reconstruire autour de son peuple. Mais les gens de pouvoir de l'ancien régime ont été remplacés par d'autres gens de pouvoir du nouveau régime, rien ne semble changer finalement... l'écart entre les couches sociales ne cessent de se creuser et la corruption, l'hypocrisie, la grossièreté de la bourgeoisie enflent à tout rompre...

Au centre le patriarce règne en maître.

De part et d'autres de la table, tous les archétypes de la bourgeoisie sont représentés avec finesse : un artiste apathique et vicieux, une jeune femme glossy-glossy, affreusement vulgaire et niaise, son mari, jeune dynamique, plein d'ambition apprenant les rouages de la trahison et des affaires, un vieux général paranoïaque dont on imagine, à travers ses discours haineux, les tortures qu'il a infligé pendant sa carrière, « *Fi-Fi* » une femme un peu grosse, mal dégourdie, plus religieuse que les autres semble-t-il, émotive et sans cœur, et enfin le patriarce que rien ne peut ébranler si ce n'est le chiffre des profits qu'affichent les entreprises du CAC40. Celui-ci est mono sujet sur les dollars...

Ahmed El Attar, met en scène la relation acerbe de cette bourgeoisie avec le peuple, à travers deux serviteurs et une nourrice. Alors que cette dernière, fille du peuple n'a pas le droit à la parole et reste debout, derrière les enfants de ses maîtres, tout le spectacle, les serviteurs sont eux-même organisés en classe inférieure et supérieure...

« Le théâtre, en gros, l'art, est un container de la vie. »

Plusieurs images violentes se dégagent du diner et amènent en plus des rires glacés, une dimension profondément dramatique. Trois arrêts sur image entrecoupent le tableau accablant de cette famille. La mise en scène d'Ahmed Al Attar s'inscrit comme une partition de musique, les dialogues se chevauchent, les déplacements se croisent, les petites réflexions fusent tout en gardant une harmonie artistique magnifique. Les comédiens demeurent dans une incarnation jeu intense et nous renvoient leur engagement politique à défendre ce texte.

On imagine que le spectacle peut faire du bruit en Egypte mais pas qu'en Egypte. Car l'intelligence d'Ahmed El Attar est nous montrer qu'une bourgeoisie qui copine avec le pouvoir est la même partout sur le globe !

Dans cette famille la relève est assurée par deux enfants gras, scotchés à leur tablette numérique...

La violence que nous renvoie cette famille provient bien sûr de l'inégalité entre le système de classes sociales mais surtout le désintérêt des gens qui possèdent, pour les autres, pour leur pays. Car comme l'explique le metteur en scène « « On ne peut pas exiger d'un paysan qui a huit frères et sœurs, qui s'est marié à 16 ans, qui doit nourrir ses dix enfants, qui ne sait ni lire ni écrire et qui vit dans une maison à la campagne, de changer le pays. Mais celui qui a tout, qui conduit des 4X4 et ne se soucie absolument pas du monde (...), voilà ce qui tire le pays vers le bas. »

The Last Supper est une très belle proposition artistique, avec un discours fort, on espère qu'il sera entendu dans beaucoup d'autres pays...

The Last Supper

Texte et mise en scène Ahmed El Attar

Musique Hassan Khan

Décor et costumes Hussein Baydoun

Lumière Charlie Aström

Réalisation sonore Hussein Sami

Production et régie Mram Abdel Maqoud

Assistant lumière et opérateur Saber El Sayed

Assistant décor Ahmed Ashmawy

Avec Mahmoud El Haddad, Mohamed Hatem, Marwa Tharwat, Boutros Boutros-Ghali, Abdel Rahman Nasser, Ramsi Lehner, Nanda Mohammad, Mona Soliman, Ahmed Farag, Mona Farag, Sayed Ragab

Du 9 au 15 novembre 2015

Théâtre de Gennevilliers

Centre Dramatique National de Création Contemporaine

41 Avenue des Grésillons – 92230 Gennevilliers

M^{me} Gabriel Péri

Réservation 01 41 32 26 26

www.theatre2gennevilliers.com

Les Trois Coups – 13 novembre 2015

Les Trois Coups / 13 novembre 2015 / Critiques, Île-de-France, les Trois Coups

« The Last Supper », d'Ahmed el-Attar, Théâtre de Gennevilliers



Un souper sans assaisonnement

Par Cédric Enjalbert
Les Trois Coups

L'Égyptien Ahmed el-Attar met en scène le souper d'une famille cairote aisée, au tournant de la révolution qui a secoué le pays. Présenté au Festival d'Avignon cet été, « The Last Supper » est repris au Théâtre de Gennevilliers jusqu'au 15 novembre 2015 puis en tournée.



« The Last Supper » © Mostafa Abdel Aty



© Mostafa Abdel Aty

Une heure tout rond : c'est à un souper express que nous invite le metteur en scène égyptien Ahmed el-Attar. Pas plus qu'il n'en faut aux onze convives – comédiens stars de la télévision en leur pays – pour prendre place autour de la table et échanger à bâtons rompus, à toute allure. Rien dans leur conversation qui pèse ou qui pose : tout en frivolité. L'Égypte connaît pourtant une situation politique extrêmement chamboulée. Mais rien n'y paraît. Le patriarche, au centre de cette table dressée à la façon de la Cène, ne soulève que des questions d'argent : une Mercedes à revendre un bon prix et l'œil rivé sur les cotations en Bourse. Un général ami, invité à dîner, déblatère sur les misères du petit peuple qu'il toise de sa hauteur. Les trentenaires jouent avec leurs iPad et leurs *smartphones*, s'épanchent sur Facebook ou prennent des *selfies* sur Instagram. Ces réseaux sociaux précipiteront – l'ignorent-ils alors ? – les révolutions arabes et, avec elles, l'ordre établi auquel ils appartiennent.

« Dans ce projet, je confronte les spectateurs
à un texte qui n'a aucun sens. »

De ce contexte, le spectacle ne dit pas un mot. Le pari d'Ahmed el-Attar, en lointain héritier situationniste, est de montrer le réel sans commentaire, de pratiquer le collage à partir de fragments de réalité jusqu'à provoquer le décalage et le détournement de sens. « Dans ce projet, je confronte les spectateurs à un texte qui n'a aucun sens » affirme-t-il avec franchise. « Je ne fais que copier la réalité avec un peu d'extravagance. » Figure phare de la création théâtrale en Égypte, il présente plutôt qu'il ne représente, faisant une large confiance – trop large – à la perspicacité du spectateur, le laissant recomposer de lui-même les pièces manquantes et saisir la violence latente sous l'apparente banalité de ce dîner. De ce souper inconséquent devrait naître ou le sentiment de la révolte ou l'inconfort de se reconnaître dans ces élites aisées, « ignares et vides à l'intérieur », qui s'arc-boutent sur leurs privilèges.

Malheureusement, le public étranger à cette réalité ne n'y se retrouve pas. Si bien que la subversion, fondée sur la dénonciation brute de la réalité, sans didactisme, demeure lettre morte. Car cette banalité, pour qui n'en perçoit pas le caractère insupportable, faute d'explication, ne dit rien d'autre qu'elle-même. La mise en scène manque-t-elle d'un contexte ? L'abjecte frivolité de ces personnages insignifiants pourrait-elle être soulignée, voire tendre à la caricature pour donner à ce dîner un air de farce ? Deux options auxquelles se refuse a priori Ahmed el-Attar, qui revendique un rôle d'observateur. « Je ne me considère pas comme un militant » précise-t-il, avant d'ajouter avoir néanmoins voulu conserver le titre anglais de son spectacle afin de rendre, dans ce que le français traduirait simplement par « la Cène », l'idée de dernier repas. L'artiste espère bien, en effet, qu'il soit le dernier partagé par ces élites claquemurées dans leur autisme. ¶

Cédric Enjalbert

Mediapart – 13 novembre 2015

[L'ESPERANCE](#)

The Last Supper de Ahmed El Attar au T2G (Gennevilliers)

En 50 minutes, l'auteur et metteur en scène égyptien, Ahmed El Attar, fait monter la pression jusqu'au malaise. On sort de là vaguement assommé.

The last supper n'a pas grand chose à voir avec le dernier dîner du Christ, à part la disposition scénique. On y trouve attablée une famille de riches Egyptiens et un ami, général en costume cravate, entourée de trois domestiques aux petits soins. La figure centrale, celui qui peut tout d'un revers de main ou d'un sourire, c'est le père. Le père de famille mais aussi, on le comprend vite, la figure du père président, peu importe qu'il s'appelle Moubarak, Morsi ou Sissi. La mère, on ne la verra jamais. On l'appelle mais elle ne vient pas.



Pas trop besoin de lire les surtitres, le texte n'a rien de passionnant, les femmes parlent de leurs bonnes, de shopping, des derniers ragots, les hommes discutent voitures, motos, femmes, fric, magouilles, business... Tout se joue ailleurs.

Ces conversations stupides démontrent le degré d'inculture, de corruption, d'indifférence, de racisme, de mépris et de violence de cette "bonne" société. Ces gens au pouvoir, éduqués, qui voyagent et qui sont incapables de faire quoi que ce soit. Pas même de se rendre compte de ce qui se passe autour d'eux. Ils ne s'intéressent à rien qu'à eux mêmes.

Mais il y a aussi les trois muets: le majordome impassible, impeccable qui a l'oeil à tout, prévient les moindres désirs de ses patrons, le serviteur qui arbore en toutes circonstances un sourire de ravi de la crèche, la nounou terrifiée voilée de la tête aux pieds qui marche comme une souris.

Et les enfants, calmes, gentils.



Mais tout explose. La violence abominable de l'artiste de la famille qui ne peut prendre du plaisir qu'au cours d'un viol ou en roulant à tombeau ouvert va s'exercer à travers son fils. Il encourage l'enfant à asticoter le majordome, à lui tirer les oreilles, à le bombarder de boulettes, jusqu'à ce que celui-ci n'en pouvant plus ait enfin un geste d'impatience. Qui sera forcément puni.

La mise en scène parfois se fige, les lumières virent au rouge. Mention spéciale d'ailleurs à la musique de Hassan Kahn.

Les 5 pièces – 13 novembre 2015

« The Last Supper » d'Ahmed El Attar

Du 9 au 15 novembre 2015



NOTRE AVIS : UNE RÉUSSITE

Une révolution, vraiment ? Rien ne semble pourtant troubler la tranquillité de la bourgeoisie égyptienne dans *The Last Supper*, portrait au vitriol d'une famille cairote, quatre ans après la chute de l'ex-président Hosni Moubarak.

“

Les bonnes : des
créatures sans pudeur
et sans foi. De la
vermine, Madame !



La pièce en bref

Une famille se retrouve pour le dîner. Ils sont onze autour de la table, représentants d'une classe dominante qui continue à vivre comme si rien n'avait changé. Les conversations vont bon train, on rit, on s'embrasse, on s'impatiente avant l'arrivée du Général, invité très attendu par le patriarche. Il ne se passe rien, et pourtant tout l'intérêt de la pièce réside dans la vacuité des dialogues, symptomatique de l'indifférence généralisée des élites envers l'avenir de leur pays. Sombrant à peine dans la caricature, les personnages débattent à l'envi sur des sujets allant de la ville méritant le titre de capitale du shopping au pays qui fournira les « bonnes » les plus dociles. On comprend que ces gens-là voyagent, consomment, dépensent, et vivent des expériences dont ils ne font rien.

C'est avant tout la manière dont les comédiens occupent la scène qui attire notre attention : le père, toujours au centre, parle d'argent plus fort que les autres, tandis que les invités sont disposés autour de lui par ordre d'importance. À ses côtés, le Général et les hommes de la famille, puis les femmes, réduites à occuper un coin de table, et les domestiques à rester debout. La direction d'acteur, derrière un naturel apparent, est extrêmement bien maîtrisée, et rien ne semble avoir été laissé au hasard. Au gré de leurs chamailleries, les membres de cette détestable élite nous amusent autant qu'ils nous ennuient, pour mieux nous faire oublier qu'au dehors, le pays entier attend sagement que la révolution porte ses fruits.



ON A AIMÉ

- Le selfie familial, à la fois drôle et pathétique.
- Les plats qui défilent sur la table, dont une magnifique tête de bœuf à laquelle personne ne prête attention.



AVEC QUI FAUT-IL Y ALLER ?

- Un révolutionnaire
- Votre oncle d'Amérique



ON A MOINS AIMÉ

- Certains détails culturels échapperont à certains, car ils demandent une connaissance assez fine du monde arabe contemporain.



ALLEZ-Y SI VOUS AIMEZ

- Les printemps arabes
- La classe dominante

Infos pratiques



Mise en scène
Ahmed El Attar



Dates
9 au 15 nov. 2015



Horaires
20h30 (lun-ven-sam)
19h30 (mer-jeu)
15h (dim)



Durée
1h



Adresse
T2G
41 av. des Grésillons
92230 Genevilliers



Avec
Mahmoud El Haddad , Mohamed Hatem,
Marwa Tharwat , Boutros Boutros-Ghali,
Abdel Rahman Nasser, Ramsi Lehner,
Nanda Mohammad, Mona Soliman,
Sayed Ragab



Prix
-30 ans : 13€
+30 ans : 24€